

ESTHÉTIQUE DU FEU

1

Il serait puéril d'évaluer le secours constant que le feu nous apporte. Les peuples anciens l'honorèrent d'un culte. Aujourd'hui, nous le faisons participer à nos nécessités quotidiennes et le culte se perpétue inconsciemment.

La rue nocturne, par le feu, entre en plénitude de beauté. Dès l'ombre descendue, il éclaire le front triste des becs de gaz. C'est, tout aussitôt, comme un clignotement de la ville. Durant un long moment, cent mille têtes de verre, encapuchonnées de coiffes métalliques,

s'éveillent en frissonnant. Puis la flamme assure sa stabilité et épand autour d'elle un cercle d'or tendre.

Les becs de gaz sont les promeneurs éternels de nos artères urbaines. On les voit, par couples lents et frêles, enfileur la perspective illimitée des trottoirs. Ils semblent ne jamais devoir se rencontrer, ne jamais devoir consommer leurs épousailles clandestines. Cependant, si les voies se prolongent, on les surprend, à l'extrémité de la course; côte à côte d'abord, puis corps contre corps, et enfin tout à fait confondus, leurs flammes en communion.

Les becs de gaz des rues courtes ne connaissent point ces douceurs. Condamnés à des vis-à-vis perpétuels, ils abandonnent l'espoir que la perspective les unisse. Leur mélancolie s'accroît de ce désabusement. Leur clarté troue à peine la masse dense des ombres. L'opacité des maisons pèse sur leurs douloureux soliloques. Ils sont les reclus de la société lumineuse.

Car la multitude des becs de gaz forme une république composée de riches et de pauvres, d'aristocrates, bourgeois et malandrins. Elle

délègue, aux quartiers opulents de la cité, ses espèces nobles, habillées d'un luxueux vêtement de bronze. Celles-ci pontifient dans l'attitude et dispensent une lumière austère qui découvre, avec discrétion, la majesté des hôtels. Point de joie débordante, mais une suffisance distinguée.

Il faut, pour rencontrer le bec de gaz allègre et fol, gagner les quartiers du négoce. Là, le vêtement de bronze se simplifie, s'embourgeoise. Mais la lumière plus ardente se polarise sur les surfaces des magasins. Les becs s'entre-croisent, s'occupent avec les employés, vont, viennent, s'agitent. A l'heure des fermetures, ils s'apaisent, se reposent, mais leur labeur n'est pas terminé. D'un œil vigilant, ils surveillent le dépôt confié à leur garde.

Aisément, partout le bec de gaz adopte le visage de l'humanité qu'il a mission d'aider à parcourir l'ombre. De même qu'il se montre soucieux de dignité au long des avenues bordées de demeures cossues, bouillant d'ardeur au milieu des pâtés de maisons mercantiles, de même il s'acoquine volontiers aux zones vagues où grouille une populace fétide. Dès lors, il

rejette le vêtement bronzé aux décorations florales et se réduit à la plus simple expression. Une tige maigre en fonte peinturlurée de vert soutient sa tête carrée où tremblote, comme exténuée, une lueur blême. Il s'apparie au voyou déhanché qui va, la cigarette sur l'oreille, vers ses destins crapuleux. Souvent courbé vers la terre par la poussée du vent furieux ou par le choc du pesant fardier, il simule le fléchissement dorsal de l'apache accoutumé à ramper vers sa proie. Il est immensément solitaire, transi, fuyant, et porte avec lui l'horreur des misères et des sauvageries contemplées.

Le bec de gaz, nous l'avons dit, communique à la rue nocturne une plénitude de beauté. Il lui laisse, en effet, son intimité, ses flous, ses clairs-obscurs. Mais peu à peu son règne déchoit. Bientôt sa silhouette complètement disparue ne revivra plus que dans l'image. Car la science a canalisé sous les voûtes profondes des égouts le fluide électrique. La lampe à arc, balancée entre les supports de ses fûts hautains, projette ses lueurs astrales par quoi les corps environnants sont pénétrés jusque dans leurs molécules infimes.

Et le spectacle de la rue change totalement. Autrefois, l'emplissait une foule impersonnelle, confuse, incorporée à l'ambiance. Aujourd'hui, chaque être se détache de la communauté en marche, dresse un visage cadavérique, gesticule de façon raidie et automatique. L'eurythmie générale s'est évanouie. L'électricité a détruit l'impression ineffable de l'ensemble.

Est-ce à dire que la beauté ancienne de nos rues perde de son intensité ? Point. Elle se transforme. La brusquerie de la transformation nous déconcerte, voilà tout. Une accoutumance est nécessaire. Incontestablement, le mot : « Plus de lumière, » correspond à celui : « Plus d'hygiène. » Avouons-le : si l'hydrogène carboné gardait à toute chose sa poésie, il demeurerait d'une trop grande pauvreté lumineuse. Il empêchait que maints objets ressortissent en totalité de splendeur. Maintenant encore la comparaison est tangible. A suivre certaines rues provinciales d'importance considérable, on éprouve la sensation, au sortir de Paris, de cheminer parmi les allées d'un monotone cimetière.

A quiconque ne reste pas indifférent à l'esthé-

tique, la traversée de Paris nocturne est un enseignement. Vous venez, par exemple, du bois de Boulogne. Vous avez longuement marché en ces avenues moroses où l'éclairage, pour communiquer quelque bonne humeur aux maisons et aux arbres, devrait flamber sur des fils accrochés aux toitures (1). Soudain s'érige devant vous l'arc de triomphe de l'Étoile. Au centre de l'immense circonférence, noyé dans la lumière des becs Auer et des lampadaires électriques, il acquiert son ampleur définitive. On le sent plus apte à commémorer des souvenirs héroïques. Calé sur ses quatre piliers énormes, il symbolise mieux l'œuvre formidable de la Grande Armée. Géant au repos, il sourit, à travers l'espace, au petit Arc précieux des Tuileries qui, lui, paraît dressé pour commémorer des fêtes galantes.

Trop vaste, l'avenue des Champs-Élysées n'aura point, de longtemps encore, des lampes en quantité suffisante pour éclaircir ses pénombres. Plus loin, les jardins flottent dans une

(1) Comme à Bruxelles, place de l'Hôtel-de-Ville, où il détaille miraculeusement les dentelles des palais.

ombre douce où les théâtres, aux saisons estivales, allument leurs bûchers et détachent leurs girandoles de petits globes d'or. Puis c'est la Concorde vivante d'un poudroiement stellaire. Et les Tuileries.

Nul jardin au monde ne peut soutenir la comparaison avec ce jardin nocturne. L'électricité s'y allie, par on ne sait quel mystère, avec ce qui demeure en lui du passé. Sans doute si la grotte de rocaïlle, où s'assemblaient jadis les cohortes frivoles des nouvellistes et des coquets, existait encore, la lumière nouvelle paraîtrait anachronique. Mais rien n'a subsisté des anciens fastes que l'ordonnance des allées où les bosquets se dispersent selon les préceptes conventionnels. Dès lors, l'électricité s'accorde avec ce coin de nature factice. Elle le traite comme nous la verrons traiter le décor théâtral. Elle le vaporise. Les gazons pâlisent sous sa caresse. Les arbres se roidissent et toutes les silhouettes se démarquent sur des fonds blanchâtres tournant insensiblement au bleu.

Presque toujours, une solitude profonde désole ce jardin. Peut-être l'électricité cause-

t-elle cette désertion. Elle glace les bosquets de telle manière que les couples les fuient, ne sentant plus la complicité des feuillages. Elle décolore les fleurs. Elle crée une beauté polaire. Et c'est pourquoi elle convient si pleinement à la grâce des statues. Les marbres s'éveillent avec elle et chuchotent. Les nymphes, dont elle frôle la nudité, croient revenu le temps des courses libres sous les floraisons claires de lune. Les petites dames retroussent leurs robes à paniers et, minaudant, susurrent des épigrammes. Les faunes et les termes frémissent d'une luxure éphémère et les vases ouvrent leurs flancs plus larges aux bouquets qu'ils étreignent.

Ainsi, au cœur de Paris, vivent des dieux mythologiques mêlés, par la superposition des siècles, à des personnages que le temps divinisa. Le quadrilatère inachevé des palais les isole du monde et l'électricité leur prodigue les rêveries. Nous voudrions déchiffrer leur psychologie de morts-vivants. Mais la réalité nous appelle et nous franchissons hâtivement, pour échapper à cette magie, les guichets du Louvre. Nous rentrons dans la vie tourmentée et tumultueuse,

dans la vie où roule, comme un torrent, la beauté.

Quelle ville possède une voie plus admirable que l'avenue de l'Opéra ? Le firmament reflète sa continue déflagration lumineuse. Trois rangs de lampadaires se dirigent à pas délibérés vers quelque fête donnée par delà les hautes maisons qui s'entr'observent de leurs prunelles fixes. Très loin, l'Opéra, debout, filtre au travers de ses colonnades de marbre, les mélancoliques effusions du mercure qui édulcorent ses complications architecturales.

L'esthétique de cette avenue réside surtout dans le hèlement de la lumière commerciale. Celle-ci emploie tous les systèmes ingénieux pour solliciter les clientèles. Elle se fait aérienne, juchée au faite des toitures, tantôt immobile, tantôt intermittente, tournoyante, colorée. Elle emprunte à la chimie ses combinaisons et à la mécanique ses déclanchements. Les fins pellicules du cinématographe lui servent à animer d'une vie rapide une publicité plus captivante. Peu à peu, et par des bonds progressifs, elle monte vers le ciel où Villiers de l'Isle-Adam,

ce visionnaire, prédit ses définitifs triomphes.

Installée sur des rampes, accrochée à des lustres de cuivre ou de bronze, tordue en festons, elle est l'âme du magasin. Par elle, les bijouteries se transforment en fournaies de scintillements. Par elle, les linons légers, les soies multicolores, les dentelles arachnéennes démontrent la ténuité de leurs tissages. Par elle, les vases aux ventres épais et aux cols en broderies, les porcelaines translucides, les émaux truculents, les saxes fragiles, les délicates statuaires d'appartement emportent le suffrage de l'Anglais nomade.

Elle amplifie la séduction des chapeaux féminins aux larges ailes ; elle baigne de gaieté les dames de cire qui vantent l'excellence des lotions capillaires, la souplesse des corsets, la perfection linéaire des robes. Elle insinue de la tendresse sous les courtines où dormiront les épouses futures. Elle flatte les fourrures et décèle le moelleux des tapis. Elle affirme le confortable des mobiliers exposés. Le commerce doit à cette auxiliaire coûteuse, mais qui ne trahit point sa confiance, la plus grande partie de ses réussites.

Les magasins sont des orchestres de lumières. Ils se couronnent généralement d'un dôme au sommet duquel trombonent des annonces aux lettres flamboyantes. Ils s'efforcent de n'avoir plus sur la rue que des façades de poutrelles afin que se perçoivent, au travers de leurs glaces, les symphonies des petites lampes flûtant, sur les stocks compacts de marchandises, leurs arpèges de lueurs. Plus bas, d'autres annonces trompettent les promesses du lendemain. Et les étalages fulgurants chantent la gloire des pantalons, des chemises et des cravates.

Et la lumière circulante ajoute encore à la beauté du spectacle. L'interminable rue de Rivoli, fleuve phosphorescent, charrie, à chaque vesprée, en pulvérulence, les points d'or des véhicules. A certaines heures, on pressent, dans les lointains, le flux violent de la marée montante. Les vagues se poussent, se heurtent, s'entre-croisent, ménageant des trouées d'ombres bientôt comblées. Les rues transversales, ainsi que des affluents, déversant leurs ondes, accroissent la vitesse de la course.

Bientôt, se rapprochant, la nappe lumineuse

se dissocie, montre ses éléments constitutifs. Les fiacres cahotants évoluent, scrutant l'ombre de leurs prunelles tristes ; les tramways monstrueux labourent le sol de leurs éclatants fanaux ; les automobiles, précédées de leurs réflecteurs qui balayent la nuit, glissent comme des météores ; les bicyclettes jettent l'éclair brutal de leurs lampes à acétylène ; les charrettes promènent le sourire de leurs lanternes vénitiennes et, avec un bruit de ferrailles, les omnibus plaçant de-ci de-là, comme des signaux, leurs avertisseurs rouges ou verts...

II

Nous avons, croyons-nous, considéré les tableaux divers de la rue nocturne durant les périodes normales de l'existence urbaine. Mais l'existence d'une ville, semblable à celle de l'individu, a ses moments de fièvre et d'exaltation. On pourrait imaginer que se décuplent alors les magnificences décrites. En aucune façon. Le commerce ferme ses boutiques, éteint son éclair-

rage. La circulation carrossière se ralentit. Seuls, persistent à vibrer les becs Auer et les lampadaires électriques. La rue chôme au profit de la place publique et du carrefour. Elle n'est plus que le canal étroit par lequel le peuple gagne les lieux de ses divertissements.

Il faut, en effet, à l'allégresse populaire de grands espaces pour célébrer les faits de l'histoire nationale ou les mérites d'un souverain en voyage. Aux carrefours et sur les places convergent, pour une soirée, les conduites électriques et gazeuses. Et à la beauté du feu multiplié répond la beauté du grouillement humain. Chaque lampe allumée correspond, semble-t-il, à la joie propre d'un individu. Et le brasier immense de la place représente la liesse d'un quartier.

Des personnages délicats nient l'esthétique de la Fête nationale. Ils n'y veulent voir qu'une exagération de la bêtise humaine. Il leur répugne de coudoyer l'ivrogne zigzagant et la fille au visage de pétroleuse. Pour nous, ces promiscuités n'enlèvent nullement son caractère à la manifestation. Qu'il plaise à telle famille amoralisée de s'enivrer autour des tables et d'exposer son

ivresse à la risée, cela n'empêche point que la ville ne frissonne d'un délire artistique. Évidemment, nous concédons que les petites baraques qui encombrant les boulevards gênent le passage et étouffent les perspectives. Mais chacune apporte sa lueur et soulève du mouvement. La vie qu'elle éveille compense le désagrément qu'elle cause. Nous accordons également que les manèges aux bruyantes orgues, les tirs, les jeux de massacre, les balançoires troublent d'un vacarme affreux le songe du solitaire qui, au cinquième de sa maison, les vitupère. Pourtant, les manèges rutilent d'une coruscation électrique et les autres jeux provoquent un va-et-vient admiratif et des rires. Il s'y dépense de la vitalité et de l'énergie. Dès lors, ils prennent une signification importante et le geste du pessimiste embusqué dans son coin disparaît de notre souvenir.

Sans doute, chez le débitant du carrefour, la Fête nationale n'est-elle qu'un prétexte à installer plus de tables et à emplir plus de verres. Mais, pour atteindre à ce but, il agrémente sa devanture de cent lanternes. Il se cotise avec

des commerçants avides comme lui et dresse une estrade de feuillages aussi ornée de lanternes où des musiciens halètent d'effarantes danses. Chaque ornementation, prise en elle-même, n'attire guère l'assentiment de l'artiste. Il faut savoir effectuer des synthèses. Alors l'impression change, et l'on admire l'ensemble gracieux que forment, unies aux groupes humains, ces matières disparates.

D'aucuns qui se laissent empoigner par le défilé rectiligne des régiments, haïssent, comme inesthétique, le défilé des foules. Peut-être, là, faudrait-il lutter, pour gagner la compréhension, contre des préjugés. Nous avons trop le goût de la symétrie. Cela est bizarre à constater chez un peuple latin. La beauté de la foule en marche est une beauté désordonnée, furieuse. Elle ne paraît appréciable qu'à quiconque ne s'arrête pas aux particularités mais englobe la masse dans sa vision.

Le cortège de la foule est éminemment plus impressionnant la nuit que le jour. Ses heurts, ses cahots, ses irrégularités se fondent. On ne voit plus qu'un long serpent noir rampant au long des avenues et dont la tête s'éclaire à

l'issue de la course. Toutes les voies satellites de la place publique conduisent ce même serpent noir qui se disjoint en elle et se reconstitue à l'infini.

La place publique, aux soirs de Fête nationale, s'illumine de deux façons différentes, soit qu'elle bénéficie des arcades de la verdure, soit qu'on l'ait démunie de tout agrément naturel. Dans le premier cas, les lanternes vénitiennes lui font une parure de grâce et d'intimité dont les jardins jouissent également. La lumière, déjà tamisée par le papier coloré, s'évapore en brouillard et frôle les feuillages dont elle brouille les lignes. Elle n'atteint pas la terre. Elle plane à hauteur des visages qu'elle rosit. Si bien que les bals populaires qu'elle enclôt ressemblent à une réunion de têtes agitées d'un mouvement giratoire. Seuls les couples environnant l'orchestre, éclairés par ses lumignons, échappent à cette impersonnalisation.

La place publique, privée d'arbres, demande à l'électricité son illumination entière. Prenons comme exemple la place de l'Hôtel-de-Ville. Aussi bien est-elle un des endroits où les ser-

pents noirs de la foule se rencontrent. Comme pour les recevoir, les poteaux tricolores, portant leurs faix de drapeaux, s'avancent dans les avenues. Ils soutiennent de légères architectures où s'entremêlent les globes de celluloïd et les ampoules pareilles aux pistils des fleurs qui les enferment. Ayant souhaité la bienvenue et fait la révérence, ils rentrent dans la place où se continue la décoration. Car d'autres poteaux l'enserrent d'un cercle igné. Du centre où se dresse, sur une estrade poudroyante de clarté, un nombreux orchestre, rayonnent les bandes souples. L'avenue Victoria s'ouvre comme une bouche de l'enfer et le pont d'Arcole se couronne d'une voûte incandescente.

Dominant le foyer que réfléchissent ses vitrages, l'Hôtel de Ville élève sa bâtisse élégante dont les lignes gazeuses marquent les arêtes vives et dénombrent les étages. Ses toitures découpées, où paradent les hérauts dorés, percent le ciel de leurs fers aigus et de leurs pavillons ardoisés. Et partout, disséminés sur sa façade claire, les drapeaux émaillent la pierre de leurs trophées décolorés.

Un contraste extraordinaire s'établit entre cette place et la place aux lanternes vénitiennes, précédemment examinée. Ici les ombres, violemment pourchassées, s'évanouissent. On perçoit jusqu'au moindre geste. Les danseurs évoluent dans la plénitude de leur grâce ou de leur gaucherie. Les remous, les bousculades s'accusent dans l'ensemble en continuelle déperdition d'harmonie. Les clartés blanches fluent entre les visages exsangues et jusqu'à terre se glissent parmi les pieds des promeneurs. Point d'isolement possible. Par là, la lumière électrique s'accorde pleinement au sens des fêtes nationales, données pour la glorification d'une pensée collective.

III

Nous négligeons volontairement, en cette étude, l'illumination des monuments publics et celle des maisons particulières. Elles s'apparentent à celles que nous venons d'observer (1).

(1) Sauf peut-être que, dans certaines villes de province, on a conservé les laides carapaces où s'alignent les rangs de lampions multicolores.